BUENOS AIRES

Le Tango dans le sang

Quoi de plus romantique que le rythme d'un Tango célébré avec virtuosité dans un restaurant baroque de Buenos Aires pour définir l'esprit de tout un peuple ? Les Argentins vivent et pensent Tango. Et leur capitale sonne sa musique le long du Rio de la Plata et donne à ses 13 millions d'habitants le support de l'expression d'un caractère.

Les artères rectilignes dessinant un damier sans fin, que l'on pourrait croire rébarbatif, se parent de jolis graphismes européens autant que d'affreuses devantures noircies heureusement souvent parsemées de publicités disparates singeant le bric-à-brac d'un grand n'importe quoi « cachant la misère » bien involontairement.

Mais il ressort de Buenos Aires comme une puissance intérieure, caractérisée par ses centaines d'édifices magnifiquement mis en valeur, à l'image du Palais du Congrès de la Nation - dont le dôme et l'allure générale semblent directement échappés d'Italie - ou bien encore la Casa Rosada, siège du pouvoir exécutif, si attrayant dans son originale livrée rose. La plus grande ville du pays s'offre même le luxe d'une renommée internationale méritée de sa scène culturelle, héritage d'un glorieux passé où les intellectuels et artistes du monde entier venaient se retrouver, ou se réfugier, au début du 20^{ème} siècle.

Le Teatro Colón est aujourd'hui considéré comme l'un des opéras les plus importants au monde. Hasard ou prestance, il se tient fièrement près de l'une des plus larges avenues du monde, l'Avenida 9 de Julio, et ses 150 mètres de large. Oui 150 mètres. Des voies parallèles à n'en plus finir, lacérées de verdure, où sa traversée vous demandera bien plus que du courage. Le centre-ville s'en trouve littéralement coupé en deux par cet axe Nord/Sud qui, pour ajouter à sa stature déjà conséquente, s'adjoit un obélisque titanesque se posant en véritable section identitaire de la cité.

Les beaux quartiers, comme souvent en Amérique du Sud, sont réellement impressionnants. De part leur élégance et leurs sensibilités d'âmes ornant de bons goûts les multiples rues et avenues les traversant. Parfois un peu bohèmes, à l'instar de Palermo ou San Telmo, mais toujours sillonnés d'une animation toute latine gentiment frétilante ou carrément frénétique à la Boca. Typés, les quartiers le sont également, le peuple argentin n'aimant pas la monoculture, mais la richesse de la diversité et des tendances. De grands arbres n'hésitent pas à fléchir leurs branches et leurs envergures au dessus des trottoirs, renforçant encore un peu plus la plénitude de ces quartiers, pourtant si agités derrière leur calme apparent.

Les immeubles Haussmannien du centre historique, faisant apparaître le spectre de Paris tant la ressemblance s'avère frappante, pactisent avec les influences espagnoles et les cubes de verres contemporains d'une Argentine qui avance. Et qui s'affronte. Assister ne serait-ce qu'une seule fois au « clásico » opposant le club de football de River Plate à celui de Boca Juniors ne ressemble en rien à une vulgaire rencontre sportive. L'action sur le terrain se trouvant déjà aux limites de la virilité, le remue-ménage en tribune est digne d'un film de science fiction. Les relations des supporters à leur équipe sont celles « à la vie à la mort ». Sans retenue. Les affrontements verbaux se transforment vite en joutes physiques, les jets de cannettes ou de téléphones portables fusant de part et d'autres des tribunes. Pour au final se terminer dans la rue en une débauche de violence aussi sérieuse que ridicule.

La ville aime, la ville souffre, la ville chante, la ville danse. Buenos Aires serait-elle la décadence incarnée ? Non. Juste une passionnée. Serait-elle un mince reflet de l'Europe ? Non. Elle reste tout simplement ce qu'elle est. Vivante.

Gérald GRESSARD